

Tête de coq

César Dávila Andrade

César Dávila Andrade (Cuenca, 5 de octubre de 1918 - Caracas, 2 de mayo de 1967): unas de las voces más singulares y bellas surgidas en la literatura ecuatoriana (de hecho, el influyente intelectual ibarreño, Agustín Cueva, afirmaba que con *El cóndor ciego* aparece por primera vez una literatura que podamos llamar propiamente ecuatoriana) tentó con incomparable talento tanto el cuento como la poesía. Fue conocido con el sobrenombre de El Fakir. En la novela *Entre Marx y una mujer desnuda* existe una conmovedora descripción suya. Falleció en Venezuela en difíciles condiciones. Actualmente la editorial El Fakir, fundada por los hermanos Alemán (Álvaro y Gabriela), difunde de manera muy interesante tanto su trabajo como el de otros artistas.

César Dávila Andrade (Cuenca, 5 octobre 1918 - Caracas, 2 mai 1967): une des voix les plus belles et singulières de la littérature équatorienne (le critique et intellectuel influent d'Ibarra Agustín Cueva a même affirmé que c'est depuis *Le Condor Aveugle* que nous pouvons véritablement parler de littérature équatorienne). Il s'est essayé avec grand talent à la nouvelle comme à la poésie. On le connaissait sous le surnom du Fakir. Il existe un émouvant portrait de lui dans le livre d'Adoum *Entre Marx et une femme nue*. Il mourut au Venezuela dans des conditions difficiles. La maison d'édition El Fakir, fondée par la fratrie Alemán (Álvaro et Gabriela), permet la diffusion de son travail comme celui d'autres artistes.

Traduction de Luis Borja, Bastien Cases et Fabien Le Dizes

Au-dessus de la colline une tempête rassemblait ses forces de tous les diables. Entre les tas de bagasse rougeâtre et les hangars décorés de drapeaux, entre l'odeur de la terre surchauffée et les émanations des tonneaux, la place brûlait comme un four allumé depuis la veille. On entendait des coups de feu, tirés en l'air. De gros ballons colorés dansaient dans les airs ; parfois un coup de vent leur battait les flancs et ils déviaient dangereusement comme des créatures dont on frappait le ventre.

Je ne savais pas où j'allais ni avec qui j'étais. Nous formions tous une grande famille d'aliénés, entourée de vapeurs et de mirages. Les vociférations, les chants et le fracas métallique des groupes de musique nous faisaient basculer au milieu d'un brouhaha insensé, traversé de soubresauts de cordialité mécanique. L'air résonnait et scintillait autour de nous, et quelqu'un faisait tourner la manette de la machine qui produisait ces sons et ces images. D'un instant à l'autre, nous allions être livrés de manière tonitruante à un monde éclairé des quatre côtés. L'atmosphère comme une gigantesque matrice a commencé à se contracter et ses parois musclées ont pressé nos corps jusqu'à ce qu'ils soient réduits en charpies. C'était d'une beauté terrifiante d'être broyés et mélangés aux dieux et aux nuages, aux chevaux et aux mulets et aux roseaux et aux tonneaux et aux tentes colorées qui grinçaient, et d'oublier toutes les limites dans ce cataclysme fluctuant, mer de formes et de perceptions. Parfois nous atteignions l'infini et revenions repoussés par les cascades de l'océan universel, comme plongés dans un bain de boue chaude. Les cavaliers, déjà saouls,

traversaient la place avec leurs chevaux enrubannés, et nous donnaient des coups sans nous faire mal. Tous les dangers avaient curieusement un air de tendresse à l'intérieur de la chaude et confortable cavité de la fête : une démente attachante leur enlevait leur pouvoir de blesser. À un certain moment, j'ai serré les dents pour ne pas me noyer et j'ai réussi à me souvenir que j'étais au milieu du carnaval sur la colline de Barriovientos. J'ai alors éprouvé un vif sentiment d'étrangeté amené par ma propre pensée, parce qu'il n'y avait de place que pour cette chose inouïe qu'est la vie qui se réchauffe au creux de la grande marmite de la confusion. Et je ne sais comment j'en suis venu à me voir dans un des coins de la place, à côté de l'homme chargé de faire décoller les ballons. Il était en train de gonfler avec de la fumée de petit bois un grand ballon elliptique sur lequel était peint un ostensor aux rayons dorés. Au centre de la bouche, à deux pieds du sol, brûlait un ballot d'étoffe qui envoyait de l'air chaud dans le ballon. Les surfaces vibraient et grinçaient contre le vent. Quand il a été plein et prêt, il l'a soulevé jusqu'à la hauteur de son visage, lui a donné un mouvement circulaire, et le ballon a commencé à hocher de la tête vers les hauteurs.

Comme le matin resplendissait, les flammes errantes devenaient invisibles, mais même si leurs langues étaient absorbées par la lumière du soleil, elles ne perdaient pas leur force ascensionnelle, et les formes creuses sont devenues de plus en plus petites et leur cheminement plus capricieux. Certaines, subitement éventrées par une épée de feu, tombaient au loin comme des charpies molles, tandis que d'autres étaient traînées vers les bois ou tombaient près d'une maison perdue dans les champs, ou encore finissaient de brûler sur un toit, suscitant la stupéfaction des adultes et l'admiration des enfants.

J'ai suivi le ballon sur lequel était peint l'ostensor et je suis arrivé à une petite esplanade où un groupe de personnes entourait un paysan qui, penché, s'évertuait à creuser un trou. À ses côtés, une femme tenait un beau coq aux plumes d'acier et à la crête voyante.

L'ivresse des premières heures s'était évaporée de ma tête en me laissant dans un état de stupeur qui m'obligeait à contempler toutes les choses comme si elles se déroulaient dans une atmosphère impossible à partager et, en même temps, inévitablement liée à ma conscience.

En donnant à sa main une forme de cuillère, le paysan a achevé d'extraire les dernières mottes de terre du trou et a demandé le coq à la femme. Le volatile, aux ailes repliées, était enveloppé dans un torchon coloré. Les pattes jaunes sortaient de dessous le torchon, nouées avec un bout de ficelle. L'homme l'a pris et l'a enterré, ne laissant que sa tête à l'extérieur, autour de laquelle il a tassé la terre en la frappant du poing.

Les rires et les exclamations couvraient le gloussement du coq, mais ses yeux, comme deux gouttes de verre, regardaient follement partout.

Le paysan a nettoyé les restes de terre sur les côtés et a contemplé son travail avec satisfaction. Au ras du sol un petit buisson vraiment insolite avait poussé : une tige hérissée de plumes, une fleur vivante qui cherchait désespérément à s'arracher du sol.

Un garçon mince et gigantesque, avec de longs bras osseux, a commencé à taper des mains au-dessus du groupe. Celui qui dirigeait la fête lui a bandé les yeux avec un mouchoir, et un autre lui a fourni un bâton noueux d'environ deux mètres de long.

Ils l'ont conduit à une certaine distance du groupe et l'ont forcé à faire plusieurs tours sur lui-même. Pendant ce temps, ils récitaient une litanie locale dénuée de sens.

Au bout d'un moment tous l'ont laissé là et se sont éloignés sur la pointe des pieds, pour qu'il ne repère pas l'endroit qu'ils avaient choisi pour assister à la suite de l'action.

Le garçon aux yeux bandés s'est servi du bâton comme d'une canne, a levé la main gauche pour tatonner en l'air à plusieurs reprises, au-dessus de sa tête. Il essayait de s'orienter pour atteindre l'endroit où la tête du coq ressortait du sol.

Soudain, il s'est retourné avec énergie.

Il avait entendu un petit rire étouffé et ce détail l'avait attiré dans cette direction.

Puis tout le groupe a ri et l'a encouragé oralement à continuer le chemin qu'il avait pris.

Il a recommencé à avancer, tâtant le sol avec le bâton qu'il serrait maintenant à deux mains.

Un garçon s'est détaché du groupe, s'est avancé furtivement et a placé un épi de maïs sur le trajet de l'homme aux yeux bandés. Ce dernier a cogné l'épi avec la pointe du bâton, et croyant qu'il avait touché la tête du coq, il a levé tout droit le bâton. Lorsqu'il l'a mis bien à la verticale au-dessus de lui-même, il a pris une longue inspiration, a retenu son souffle, puis a donné un coup si violent qu'il a réduit l'épi en morceaux et a envoyé les grains voler dans toutes les directions.

Ils ont tous éclaté d'un rire horrible. Le bâton s'est à nouveau levé, cherchant à se repérer dans les airs. Il s'orientait comme l'aiguille d'une boussole. Un gloussement furtif, semblable à une bulle, lui a donné l'indice décisif.

Maintenant, il allait tout droit.

Quand la petite tête à crête rouge a été à portée du bâton, une femme a poussé un gémissement nerveux. L'homme aux yeux bandés a baissé le bâton et a commencé à sonder le sol avec le bout, sensible comme un doigt. Soudain, il a touché le coq qui a lâché un couinement de surprise. Dans le bec entr'ouvert, sa langue palpitait d'un vif va-et-vient.

Alors, évidemment, le bâton s'est levé dans le ciel, il s'est rempli de toute l'énergie et la dextérité des bras de l'homme aux yeux bandés. Soudain, il s'est abattu. Il a produit des étincelles.

Le cri des spectateurs a retenti, violent, et s'est terminé dans un grognement de mauvaise humeur. L'homme aux yeux bandés avait raté son coup.

A ce moment, de derrière une butte, est apparu un garçon avec des yeux hagards, et il a crié:

-S'vous plaît! L'église brûle !

Pendant une seconde, tout le monde est resté médusé. Le silence a fait un tour complet autour de lui-même. Tout de suite après, un cri unique s'est échappé de toutes les bouches et tous ont couru vers la place.

Le mouchoir qui avait servi à bander les yeux, toujours noué, est tombé près de la tête du coq.

...

Je me suis rapproché de lui. Nous étions tous les deux contents que tout le monde soit parti et que l'église brûle.

Il a bougé sa petite tête de droite à gauche et, dans un regard émouvant, ses yeux de rubis ont reflété l'immensité.

Se sentir enseveli vivant et ne plus pouvoir donner un coup de patte ni s'étirer avec l'ergot sous l'aile tendue !

Il poussa un gloussement de surprise et secoua sa petite tête. J'ai regardé où il regardait et j'ai vu la poule Clara-legor sortir de la luzerne. Elle semblait très préoccupée en arrivant. Elle s'approcha tout près de l'enterré, mais ne put rien lui dire dans un premier

temps. Un gloussement sombre bouillait dans son jabot et sa gorge et ne parvenait pas à sortir. C'était l'angoisse avec l'odeur du maïs chaud et des charançons.

Clara-legor inclina la tête comme lorsqu'elle couvait couchée dans le nid, et qu'avec une attention délicate elle écoutait l'espace bouillonnant dans lequel se forment les points qui luttent pour devenir des poulets. Elle picorait le sol autour du cou de l'enterré, et ses pattes écailleuses et un peu sales se mirent à creuser nerveusement.

C'était le signal. Réalisant que les joueurs pouvaient revenir, je me suis empressé de libérer le volatile. J'ai vu que le pied-de-biche du paysan était à côté et je m'en suis servi pour remuer la terre aplatie autour de celui qui était enterré. En quelques minutes, il était sorti. Je l'ai libéré de son linceul et j'ai délié ses jambes jaunes.

Dans un premier temps, le corps paralysé par l'enterrement, il tomba sur le flanc gauche et resta ainsi plusieurs secondes, palpitant et haletant. Finalement, il se ressaisit et se secoua de façon grandiose, faisant frémir toutes les plumes plusieurs fois.

...

Quand les volatiles se sont éloignés, un grand panache de feu s'est élevé à travers les arbres.

Je suis descendu. La fête en était au point mort. De partout de nouveaux curieux affluaient vers l'église, mais maintenant leurs visages avaient une vague expression d'épouvante. L'air de réjouissance s'était changé en inconfort. Une large fumée noire à l'odeur de cire d'autel et de vieux chiffons s'était répandue alentour. À cause du soleil, on ne pouvait pas voir les flammes, mais la chaleur qui se propageait était une indication de la gravité de la situation. Toutes les portes de l'église étaient ouvertes et tremblantes et les gens entassés derrière le portail laissaient brûler l'intérieur sans pouvoir intervenir en quoi que ce soit. Personne n'avait une goutte d'eau dans les alentours, et on voyait seulement, en bas, une rivière vorace qui serpentait silencieusement et lentement au fond d'un large ravin.

Lorsque le feu a commencé à ronger l'autel rehaussé par l'image crucifiée du Patron de la Fête, le peuple est tombé à genoux en gémissant et en criant au miracle. Mais rien ne se passa.

En peu de temps, les flammes ont dévoré tout ce qu'elles pouvaient trouver, dans une fureur bruyante et désordonnée. Il ne restait plus que quelques débris épars, qui sont bientôt tombés comme des morceaux de braise noire.

C'était moi l'un des premiers à entrer dans l'enceinte enfumée de l'église. Tout n'était que cendre et bouts carbonisés. Mais quand nous sommes arrivés à l'endroit où l'autel du Patron de la Fête était tombé, parmi les décombres noircis et les décorations brûlées, nous avons vu le corps crucifié qui, sans bras ni jambes, avait à peine été touché par le feu. Son visage, taché de cendres et à moitié enveloppé dans un tourbillon de draperies pourpres que le feu n'avait pas réussi à consumer, prenait l'aspect perçant d'un coq de combat meurtri et saignant sur le terrain sale et délabré du combat.

...

Et soudain, ses yeux de verre sans vie et pleins de nostalgie m'ont vaguement rappelé les petits yeux vitreux de quelqu'un que j'avais vu me fixer désespérément ce même après-midi.

Texte original en español:

Cabeza de gallo

César Dávila Andrade

Sobre la colina cerníase una diabólica tormenta de vitalidad. Entre las parvas de bagazo rojizo y los galpones embanderados, entre el olor de la tierra recalentada y las emanaciones de los toneles, la plaza ardía como un horno encendido la víspera. Oíanse disparos de pólvora vana. Grandes globos de colores cabeceaban en el aire; a veces, una racha de viento les hundía los flancos y derivaban peligrosamente como criaturas golpeadas en el abdomen.

Ignoraba a dónde iba y con quién estaba. Todos constituíamos una gran familia enajenada, rodeada de vapores y espejismos. Las vociferaciones, los cánticos, y el estrépito metálico de las bandas de música, nos volcaban en el centro de una barahúnda boba, surcada por sacudidas de mecánica cordialidad. El aire resonaba y refulgía en torno a nosotros y alguien daba disparatadas vueltas al manubrio de esta máquina de sonidos y visiones. De un momento a otro, íbamos a ser paridos estruendosamente sobre un mundo encendido por los cuatro costados. La atmósfera como una matriz gigantesca empezaba a contraerse y sus musculosas paredes exprimían nuestros cuerpos hasta convertirlos en guiñapos. Era aterradoramente bello ser batido y molido con los dioses y las nubes, los caballos, las mulas y las cañas y los toneles y las tiendas de colores que crujían, y olvidar todos los límites dentro de aquel fluctuante cataclismo, mar de formas y percepciones. A ratos llegábamos al infinito y volvíamos repelidos por las cascadas del océano universal, tan parecido a un baño de cieno caliente. Los jinetes, ya borrachos, atravesaban la plaza con sus caballos encintados, y nos golpeaban sin causarnos daño. Todos los peligros se tornaban curiosamente blandos dentro de la holgada y calurosa cavidad de la fiesta: una entrañable demencia les quitaba el poder de herir. En cierto momento apreté los dientes para no ahogarme y logré recordar que me hallaba en medio del carnaval de la colina de Barriovientos. Experimenté entonces una punzante extrañeza a causa de mi propia reflexión, pues allí solo había sitio para esa cosa inaudita que es la vida recalentándose dentro de la gran vasija del aturdimiento. Y no sé cómo me vi en una de las esquinas de la plaza, junto al hombre encargado de elevar los globos. En ese instante hinchaba con humo de chamizas un gran globo elíptico sobre el que estaba pintada una custodia con sus rayos de oro. En el centro de la base, a dos palmos del suelo, ardía una bola de estopa que mandaba el aire caliente al interior del globo. Las superficies vibraban y crujían contra el viento. Cuando estuvo lleno y a punto lo levantó hasta la altura de su rostro, le imprimió un movimiento circular, y el globo partió cabeceando hacia la altura.

En medio del resplandor de la mañana, las llamas errantes se volvían invisibles, pero aunque sus lenguas eran absorbidas por la luz del sol, no perdían su fuerza ascensional y las huecas figuras se empequeñecían cada vez más y tomaban los rumbos

más caprichosos. Algunas, súbitamente desventradas por una espada de fuego, se precipitaban como guiñapos lacios en la lejanía, en tanto que otras eran arrastradas hacia los bosques o caían cerca de una casa perdida en el campo, o terminaban de arder sobre un tejado ante el sobresalto de los mayores y el asombro de los niños.

Seguí el globo en que iba pintada la custodia y llegué a una pequeña explanada en la que un grupo de personas rodeaba a un campesino encorvado en la tarea de cavar un hoyo. A su lado, una mujer sostenía un hermoso gallo de plumas aceradas, y de vistosa cresta.

La embriaguez de las primeras horas se vaporaba de mi cabeza y me dejaba en un estado de estupor que me obligaba a contemplar todas las cosas como si ocurrieran en una atmósfera imposible de compartir y, al mismo tiempo, inevitablemente ligada a mi conciencia.

Con su mano en forma de cuchara, el campesino acabó de extraer los últimos terrones del hoyo y pidió el gallo a la mujer. El ave, con las alas plegadas, estaba envuelta en un trapo de colores. Las patas amarillas salían por debajo del trapo, atadas con una fibra de cabuya. El hombre lo tomó y le enterró dejándole fuera únicamente la cabeza, en torno a la cual, apelmazó la tierra golpeándola con el puño.

Las risas y las exclamaciones ahogaban los cloqueos del gallo, pero sus ojos, como dos gotas de cristal, miraban enloquecidos a todas partes.

El campesino limpió el cascajo sobrante de los lados y contempló satisfecho su obra. A ras de tierra brotaba una matita extrañamente insólita: un tallo erizado de plumas, una flor viva que se desesperaba por arrancarse del suelo.

Un muchacho gigantesco y flaco, de largos brazos huesudos, empezó a golpear las manos por encima del grupo. El que capitaneaba la diversión le vendó los ojos con un pañuelo, y otro le proveyó de un palo nudoso, de unos dos metros de largo.

Le condujeron a cierta distancia del grupo y le obligaron a dar varias vueltas sobre sí mismo, en tanto que recitaban una absurda letanía lugareña.

A continuación, le abandonaron todos a un tiempo y se alejaron de puntillas, a fin de despistarle acerca del lugar que escogían para contemplar el desarrollo de la acción.

El muchacho vendando apoyó el palo a modo de bastón, elevó la mano izquierda y recorrió con ella la atmósfera varias veces, sobre su cabeza, esforzándose por orientarse hacia el lugar en que brotaba del suelo la cabeza del gallo.

De pronto, se volvió con viveza.

Había oído una pequeña risa reprimida y ese detalle le dirigió.

A continuación, rieron todos los del grupo y le alentaron con palabras a seguir el camino que había tomado.

Empezó a avanzar tanteando el suelo con el palo, que ahora aferraba con ambas manos.

Un muchacho, desprendiéndose del grupo, se adelantó con gran sigilo y colocó un pedazo de mazorca de maíz en el trayecto del vendado. Este descubrió la mazorca con la punta del palo, y creyendo que había alcanzado la cabeza del gallo, elevó derechamente el garrote. Cuando lo tuvo vertical sobre sí mismo, tomó una larga aspiración, la retuvo y en seguida descargó un golpe tan feroz que hizo pedazos y aventó los granos en todas direcciones.

Todos estallaron en horribles carcajadas. El garrote volvió a elevarse buscando direcciones en el aire. Se orientaba como una aguja. Un cloqueo furtivo, semejante a una burbuja, le dio el indicio decisivo.

Ahora avanzaba derecho.

Cuando la cabecita coronada de crestas rojas estuvo al alcance del garrote, una mujer lanzó un chillido nervioso. El vendado bajó el palo y empezó a rastrear el suelo con el extremo, sensible como un dedo. De pronto, el gallo se sintió tocado y emitió un quejido de sorpresa. En el pico entreabierto la lengua le palpitaba con un afilado vaivén.

Ahora sí, el palo se elevaba contra el cielo, absorbiendo toda la energía y la maña de los brazos del vendado. De repente, descendió relampagueante.

El grito de los espectadores reventó con violencia y terminó en un murmullo de mal humor. El vendado había errado el golpe.

En ese instante por detrás de un corte del terreno, apareció un muchacho con los ojos desorbitados, y

gritó:

-¡Favor! ¡Se quema la iglesia!

Hubo un segundo de parálisis. El silencio dio una vuelta completa alrededor de sí mismo. En seguida, un grito único se arrancó de las lenguas y todos corrieron hacia la plaza.

El pañuelo que había servido de venda, todavía anudado, cayó cerca de la cabeza del gallo.

• • •

Yo fui acercándome a él. Ambos estábamos alegres de que todos se hubieran marchado y de que ardiera la iglesia.

Movió la cabecita de derecha a izquierda y con una atención conmovedora, sus ojos de rubí reunieron la inmensidad.

¡Sentirse sepultado vivo y no poder aletear ya nunca ni estirar la pata con el espolón bajo el ala desplegada!

Lanzó un cloqueo de asombro y sacudió la cabecita. Miré hacia donde él miraba y vi a la gallina Clara-legor salir de entre la alfalfa. Venía preocupadísima. Llegó junto al enterrado, pero no pudo decirle nada en el primer momento. Un cloqueo oscuro le hirvió en el buche y la garganta sin acertar a salir. Era angustia con olor a maíz tibio y a gorgojos.

Clara-legor ladeó la cabeza como cuando empollaba acostada en el nido, y con delicada atención escuchó el bullido espacio en el que se forman los puntos que pugnan por convertirse en pollos. Picoteó el suelo en torno al cuello del enterrado, y sus patas escamosas, no muy aseadas, empezaron a escarbar nerviosamente.

Esa fue la señal. Comprendiendo que los jugadores podían volver, me apresuré a libertar al ave. A poca distancia vi la barreta del campesino y removí con ella la tierra apelmazada en torno al enterrado. En pocos minutos este estuvo fuera. Lo libré de la mortaja y le desaté las patas amarillas.

En el primer momento, amortiguado el cuerpo por el entierro, cayó sobre el flanco izquierdo y quedó así, latiendo y acezando unos segundos. Por fin se incorporó y se sacudió aparatosamente haciendo rebullir varias veces todas las plumas.

• • •

Cuando las aves se alejaron, una gran pluma de fuego ascendió a través de los árboles.

Bajé. La fiesta se había inmovilizado. De todas partes acudían hacia la iglesia nuevos curiosos, pero ahora sus rostros tenían un vago aspecto de espanto. El aire de jolgorio se había cambiado en malestar. Se desparramaba un humo ancho y negro con olor a cera de altar y a trapo viejo. A causa del sol no se veían las llamas, pero el calor que se difundía era un indicio de la gravedad. Todas las puertas de la iglesia estaban abiertas y temblaban y la gente apiñada en torno dejaba arder el interior sin poder intervenir en nada. Nadie tenía una gota de agua por esos contornos, y solo un río angurriente, sin sonido, era visto abajo, serpeando despacito por el fondo de una gran quebrada.

Cuando el incendio empezó a morder el altar compuesto en lo alto con la imagen crucificada del Patrón de la Fiesta, la gente cayó de rodillas murmurando y clamando un milagro. Pero no ocurrió nada.

En poco tiempo las llamas devoraron todo lo que encontraban, con furia ruidosa y desmelanada. Y solo quedaron algunos escombros ralos que, al poco rato, caían como tizones negros.

Yo fui de los primeros en entrar en el recinto humeante de la iglesia. Todo era ceniza y mamarrachos carbonizados. Pero cuando llegamos al lugar en que había caído el altar del Patrón de la Fiesta, entre los escombros renegridos y los adornos quemados, vimos el cuerpo crucificado que, sin brazos ni piernas, apenas había sido tocado por el fuego. Su rostro, manchado de ceniza y envuelto a medias en un girón de cortinaje púrpura que no había llegado a consumirse, adquiría un punzante aspecto de gallo de riña maltratado y sangrante sobre el sucio y descompuesto del combate.

• • •

Y de pronto, sus ojos de vidrio inertes y anhelantes, me recordaron vagamente los ojos diminutos y vidriosos de alguien a quien aquella misma tarde, había visto mirarme desesperadamente.